

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne

La Rédaction
à SILVAIREL'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

Les Parias de la Mine bougent

Au moment où nous pârissons, le mouvement des mineurs anglais n'a pas encore manifesté un caractère qui nous permette de juger les résultats favorables ou nuls pour leur revendication : Attentons.

C'est demain, 1^{er} mars, que la levée en masse va se produire. Si les parias de la mine se lèvent tous, dans tous les bassins du Royaume-Uni, c'est plus d'un million de salariés debout, réclamant le droit de vivre en travailleur. La situation est donc grave, d'un puissant intérêt pour la classe ouvrière anglaise et, par répercussion pour l'internationale des salariés.

Tout ce qui est à redouter dans le combat qui s'engage, c'est que les délégués de la Fédération des mineurs et autres organes centraux ne se laissent circonvenir et même rouler par les puissances gouvernementales qui, dans la circonsistance, semblent avoir peur que le mouvement ne sorte des formes légales pour déborder en torrent révolutionnaire. Le premier ministre Asquith fait des prodiges de combinaisons, de démarches pour atténuer l'arrogance des capitalistes du pays de Galles et amener les mineurs à mollir quelque peu dans leurs légitimes exigences.

La raison qui provoque le conflit actuel entre les exploités et les exploiteurs anglais est sériusement par les conséquences qu'il pourrait avoir dans l'avenir. Les travailleurs de la houille veulent l'application d'un minimum de salaire. A cela, le patronat oppose la fixation d'un minimum de production. Donc, rien de fait, si on accepte la proposition patronale qui est la négation de la revendication ouvrière : c'est donc la bataille par la grève généralisée à toute la corporation des houilleurs. C'est une force colossale mise en branle en face de la puissance capitaliste.

Mais si la propagande préparatoire de la mobilisation d'une telle force avait été faite en vue, non pas d'une amélioration, mais d'une revendication à l'intégralité d'existence. Si, conscients de leur indispensabilité économique, ils avaient compris qu'ils détenaient peut-être le levier qui pouvait aider à couler l'édifice capitaliste. Si, d'accord avec leurs frères d'autres pays : de France, d'Allemagne, de Belgique, des Etats-Unis, etc., etc., ils avaient lancé le cri : « En avant ! tous les houilleurs du monde entier debout ! Marchons à la grève générale des mineurs ! » C'était peut-être l'heureux événement historique tant attendu par tous ceux qui aspirent à une transformation sociale.

Après l'agriculteur, le mineur est maître de la vie des sociétés modernes. S'il se croise les bras, s'il ne travaille plus : tout s'arrête. Plus de fonte, de feu, d'acier; plus de textile. Hauts fourneaux s'éteignent, usines se ferment et plus de circulation des produits sur terre comme sur mer. La société bourgeoise est frappée de catalepsie, la frigidité du cadavre la gagne; le combustible, cette force de chaleur et de mouvement l'abandonnant.

Cette situation terrible ne pourrait durer longtemps.

Et si, correspondant à cela, on apprenait qu'un peu partout des essais d'expropriation s'accomplissent. Qu'au lieu

de rester les bras ballants, de se condamner à l'inactivité d'une longue cessation de travail, ou de manifester en troupeau et de bêler de même l'*Internationale*, des cohortes résolues ont envahi les bureaux d'administration d'une Compagnie des mines, ont saisi la comptabilité et flamboyé les registres, puis ont proclamé la *mine à tous*. Que, pour bien caractériser la prise de possession par le peuple et montrer son droit aux produits qui l'entourent, immédiatement des provisions de combustible aient été camionnées chez tous les mineurs. Oui, si tout un prolétariat se voyait immobilisé dans son activité économique par la volonté d'une importante corporation et si des exemples de reprises énergiques étaient donnés il est probable que les cerveaux réfléchiraient, que l'ordre des idées serait changé et que des imitation s'accompliraient.

La révolte et la lâcheté sont des passions contagieuses; mais pour que la première nous gagne et que nous soyons immunisés contre la seconde, il ne faut prendre aucun contact avec les Asquith d'abord et tenir à l'œil les bâvards impuissants, ces meneurs toujours enclin à se frotter aux politiciens et à aider, inconsciemment peut-être, l'ennemi de la classe ouvrière.

On nous assurait, il y a quelques jours, que la victoire des mineurs anglais était certaine en raison du nombre qu'ils sont et des ressources qu'ils possèdent. Si la grève se généralise, ils pensent être 1.049.407 grévistes : c'est quelque chose. Leurs ressources sont un capital de 54.175.000 francs. Eh ! bien, pour nous, de ces deux nombres imposants, nous n'en retenons qu'un : le nombre des grévistes. Quant à l'argent, si les mineurs ne comparent que là-dessus pour réussir, la bataille est perdue encore une fois par eux. Jamais l'émancipation du peuple ne dépendra de l'importance d'une caisse : c'est une richesse d'énergie et de conscience qui la fera réussir.

Pierre Martin.



MACABRE IRONIE

Ce n'est pas une histoire de Courte-line, mais un fait vérifique quoique très comique et macabre. A Versailles, un condamné à mort a passé au conseil de révision. On voulait savoir s'il était bon pour le service. Il paraît que c'était indispensable avant de lui faire passer le goût du pain. Il a été reconnu bon. Quelle joie ! Qu'attend-on pour reprendre la Lorraine aux Alboches ?

DEUX ATTITUDES...

Nous recevons du camarade Zisly la protestation suivante :

« Je pense qu'il n'est pas inutile de revenir sur le fameux écho Esprits forts, paru dans la Guerre Sociale, relatif à la manifestation Aernoult-Roussel ; déjà le dernier Libertaire contient à ce propos une protestation-rectification du groupe « La Jeunesse Anarchiste » ; or, moi aussi, j'aurais adressé

la mienne à la G.S. (qui n'a pas cru non plus devoir l'insérer) et dont voici la teneur : « J'aprouve pleinement ce que l'on a écrit sur le parcours de la manifestation du 11 février : « A bas le culte de la charogne ! puisque moi-même, avec d'autres publications, i'ai lancé dans la foule des feuillets contre le culte des morts, ceci pour le point de vue philosophique, mais en qualité de manifestant, j'ai trouvé excellent d'user de l'incinération d'Aernoult comme tactique propre à attirer l'attention (et je crois que l'on y a formidablement réussi) populaire et gouvernementale sur Roussel. Maintenant, que la G.S. veuille bien ne pas se formaliser de l'action individualiste anarchiste. L'individualisme anarchique correspond à des tempéraments, des caractères, qui ne veulent point être submergés par aucun troupeau revendiquant leur individualité. Enfin, les anarchistes-individualistes existent, c'est-à-dire qu'il faut compter avec eux. Quant aux conceptions émises, aux hypothèses présentées, elles restent toujours discutables, bien entendu. »

Il est bon, je crois, de préciser certaines attitudes, cela évite des équivoques parfois imaginées et soigneusement entretenues par nos adversaires de mauvaise foi de toutes catégories. »

Henri Zisly.

FILOS SOCIALISTES

Des Temps Nouveaux :

« Dédicé à la Guerre Sociale. — Les socialistes de Grand-Junction (Colorado), se sont réunis dernièrement et ont offert une étiole d'argent (plaqué), à S. B. Hutchinson, le chef de police socialiste de l'endroit, qui venait d'être installé. Sur le revers de l'étoile, on lit : « A S. B. Hutchinson, le premier chef de police socialiste des Etats-Unis, la branche du Parti socialiste de Grand Junction ».

« Je ne sais si ce cop (argot qui veut dire flie), a la marque de l'Union sur sa tringle. Mais quelle sensation peut être plus douteuse que celle de coups de matraque sur la tête, d'une matraque faite par les Unions, et aux mains d'un « policeman » socialiste !

« (Jay Fax, dans l'Agitator, décembre 1911.) »

E. Rist.

Fédération Révolutionnaire Communiste

FOYER POPULAIRE DE BELLEVILLE

5, rue Henri-Chevreau, 5
Samedi 2 mars 1912, à 8 h. 1/2 du soir
Grande salle des fêtes de LA BELLEVILLE LOUISE, 21, r. Boyer

GRANDE FÊTE ARTISTIQUE

au profit de la promulgation

Avec le concours de MM. :

Buffalo, Saint-Gilles
des Cabarets Montmartrois

Charles d'Avray
des Chansonniers Révolutionnaires

Frédéric Mouret, Charles Guérat
des Concerts de Paris

M. Lejeune, Israël, Clovis, Colladant,
Cyoct, Guérard

RAYMOND DUNCAN

et de Mmes Jane Régine,

Camille Michel, Daisy-Freoc, Garçon

Le Groupe Théâtral du XX^e interprétera

UN CLIENT SERIEUX

Fantaisie judiciaire de G. Courteline

A minuit, BAL DE NUIT à grand orchestre

Prix d'entrée : 1 franc, donnant droit au Concert et au Bal. — Les enfants ne paieront pas.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

PROPOS D'UN PAYSAN

Un Parti Révolutionnaire

Ce qui est différé n'est dit-on pas perdu. Tenaces, nos ennemis, repoussés ces dernières années avec perte et fracas, reviennent à la charge et aiguillent de plus belle vers la constitution du fameux parti révolutionnaire.

Que sera ce parti ? Sera-t-il Dieu, tableau ou cuvette, comme l'écrivait le fabuliste ? On ne sait encore. Les uns nous affirment qu'il sera nettement antiparlementaire, ce qui ne veut pas dire antivoltard, que, sans prendre part aux campagnes électorales, il se gardera bien de turpiner les candidats socialistes. D'autres rêvent de faire voisiner là-dedans en bon ménage : anarchistes et étatistes, l'autorité et la liberté, l'eau et le feu, le grand Turc et la République de Venise, l'action directe et l'inaction électorale, les impitoyables négateurs de toute politique et les tenants de la politique à coups de fusil et à coups de bulletin de vote.

De ces derniers est le *Sans-Patrie* qui, revenu une bonne fois pour toutes de ses hérésies de Stuttgart, commence à s'apercevoir, à la grande joie des guesdistes, que les socialistes allemands, avec leur imperturbable confiance en leurs chefs, leur admirable discipline, leurs quatre millions et quart d'électeurs, font meilleure figure et sont autrement révolutionnaires que nous avec notre action directe, notre chasse aux renards et surtout notre métaphysique antivoltard. Pour ce prêcheur du désarmement des haines, le nouveau parti ne peut être que le frère cadet du *P.S.U.*, « le seul parti qui en France, en raison de ses principes, puisse prêcher la guerre contre M. Vautour et pour les candidats duquel il faudra voter en mai prochain. »

Car si dans la France du XVIII^e siècle, au dire de Beaumarchais, tout finissait par des chansons, dans la France du XX^e, au vu et au su de tout le monde, tout finit par l'élection.

La pensée est fatale et le glissement inévitable. Toutes les fractions autoritaires du socialisme, depuis les Lassaliens d'Allemagne jusqu'au parti révolutionnaire français en gestation y ont passé ou y passeront. Nos camarades insurrectionnels, dont « quelques-uns menèrent — et avec quel brio — à côté des anarchistes pendant la dernière période, la campagne abstentionniste, ne pouvaient faire autrement que de choir à leur tour, après les vieux blanquistes, les guesdistes et les possibilistes, dans la mare politicienne.

Il fut un temps, déjà bien éloigné, où les préoccupations qui semblaient hanter la cervelle de nos révisionnistes de conception et de tactique étaient monnaie courante parmi les socialistes. Nul parmi les révolutionnaires français ne songeait au bulletin de vote. Je ne parlerai pas des anarchistes qui n'ont pas varié sur ce point et ne pourraient le faire sans cesser d'être anarchistes. Je ne parlerai pas davantage des articles de Jules Guesde et de Paul Brousse contre le suffrage universel, ces deux fondateurs de partis politiques ayant cela de commun avec certains insurrectionnels d'aujourd'hui qu'ils furent anarchistes dans leur jeunesse, à peine si guesdistes que Trinquet qui, après cette aventure, mourut dans la peau d'un budget-voltard. Blanqui, élu à Bordeaux et invalidé, dut à cette circonstance sa libération. Le sort était jeté bientôt le parti ouvrier eut ses candidats, et Pottier, le bon Pottier de « l'Internationale », mieux inspiré d'autre fois, put célébrer en une de ses chansons les premières quinze mille voix socialistes.

La suite, nous la connaissons. Les quinze mille voix ont fait des petits et ont conduit des quantités d'ambitieux, de renégats et d'arrivistes aux quinze mille francs de la députation. Le guesdisme, aussi révolutionnaire au début que l'hervéisme d'il y a quelques années, avec une conception autrement socialiste, a sombré dans l'action purement électorale. Le blanquisme est allé à Boulanger, le possibilisme à Constant, à Dreyfus, à toutes les fumisteries de défense républicaine.

Nous avons eu ensuite le ministérialisme — Millerand, l'actuel ministre de la guerre qui d'après certains ragots, serait le fourrier de Victor, arrivant au pouvoir d'accord avec Jaurès, à côté de l'ignoble Gallifet, massacreur de communards. Briand, ex-apôtre de la grève générale, président du Conseil, valet à tout faire de la ploutocratie ; Viviani, Augagneur, sans compter les autres qui attendent leur tour.

Et bien ! que les guesdistes le sachent. Ceci est la résultante de cela. Le ministérialisme est une déduction logique de l'idée de la conquête des pouvoirs publics et si l'y a certainement collaboration de classes dans la participation d'un socialiste à un ministère bourgeois, il y a aussi collaboration de classes dans le fait qu'un socialiste participant à une élection législative ou municipale mène son suffrage au suffrage des bourgeois satisfait.

Et maintenant que nous savons comment fatidiquement, pour ne pas avoir abandonné l'idée gouvernementale, Guesde et notre *Sans-Patrie* sont chus dans la politique, nous ne serons pas autrement surpris si les révisionnistes de nos principes et de notre tactique y tombent à leur tour s'ils veulent ménager la chèvre et le chou et adopter à

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

L'égard du parti de légalité qu'est le parti unifié une méthode de division du travail qui forcément ferait du parti révolutionnaire l'humble vassal de son aîné.

Nous avons autre chose à faire qu'à nous enrégimenter dans tel parti ou dans tel clan. Notre place est parmi le peuple ouvrier et paysan ; nous sommes chez nous dans ses organisations d'éducation et de lutte et nous y serons aussi quand sonnera l'heure de l'expropriation accomplie par les travailleurs faisant eux-mêmes leur propre besogne.

Nous ne sommes pas des démocrates, même exacerbés, mais des acrates, comme s'intitulent si bien nos braves amis d'Espagne.

Le Père Barbassou.

REGRETTABLE !

Nous avons été très surpris d'apprendre que de Marmande avait de sa propre autorité interdit la vente du Libétaire au meeting en faveur de Rousset qui eut lieu au Grand-Orient.

Le prétexte ? C'est que notre frère Les Temps Nouveaux est tenu à faire face à des charges lourdes pour sa situation financière et qu'il fallait lui laisser la vente exclusive à la réunion.

Or, le Libétaire n'est pas riche, il est même beaucoup plus pauvre que son ainé et comme il compte pour assurer sa vente, son existence, sur la bonne volonté de ses amis, nous espérons que ceux-ci n'auront plus à se heurter au mauvais vouloir de camarades trop zélés qui pour faire vivre un organe intéressant, c'est entendu, compromettent la vie d'un autre journal qui peut être aussi intéressant pour d'autres camarades et à d'autres points de vue.

PROPOS D'UN MALTHUSIEN

Dans *Rénovation*, périodique qui se targue de néo-malthusisme, Madeleine Vernet écrit que « le sectarisme » malthusien a rabaisé la maternité.

Qu'est-ce que c'est que le sectarisme malthusien ?

Où sont les sectaires ? Il faudrait préciser. Souvent on accuse de sectarisme des gens qu'on ne comprend pas.

Je réclame ici pour les premiers néo-malthusiens, pour ceux qui ont fondé le mouvement dans les divers pays, pour les frères Drysdale, pour Rutgers, pour Paul Robin, pour leurs disciples, dont je suis. Ceux-là ont toujours professé le plus grand respect pour la femme, pour la maternité, pour l'enfance.

C'est précisément parce qu'ils veulent la maternité belle, saine, noble, que les néo-malthusiens la désirent plus rare.

Les formules, autrefois si honnêtes, qu'on propage aujourd'hui : libre amour, libre maternité ; prudence procréatrice ; maternité consciente, voulue, désirée, sont empruntées aux premiers néo-malthusiens.

Oui, maternité voulue ; en tenant compte de l'état physique et mental des couples procréateurs, des conditions économiques dans lesquelles naissent les rejetons, voilà ce que les néo-malthusiens ont répété de toutes manières.

Les néo-malthusiens, les premiers néo-malthusiens, les fondateurs du mouvement ont, dès longtemps, montré la nécessité tout à la fois d'une limitation de la progéniture saine, pour qu'elle se conserve saine, et de la suppression, par l'abstention procréatrice voulue ou imposée, des progénitures tarées.

Tout ceci en conséquence d'une doctrine économique qui, pour être méconnue et bafouée, n'en est pas moins une déduction logique de faits naturels indéniables. Tout ceci pour arriver à une bonne organisation sociale.

C'est Robin, je pense, qui a tracé le programme néo-malthusien de cette manière :

« 1^o Bonne naissance ; 2^o Bonne éducation ; 3^o Bonne organisation sociale ».

Il est humain de prendre posture de novateur en dépréciant les ancêtres. A tout le moins il faudrait, pour que les critiques aient leur utilité, qu'elles soient nettes, faites à bon escient, et non à tort et à travers, dans le flou d'une exubérance purement verbale.

G. Hardy.

Le règne de Madero touche à sa fin. — Il dépend des révolutionnaires d'Europe et d'Amérique que le drapeau rouge triomphe au Mexique

Révolutionnaires de tous pays ! Le moment est venu de mettre vos actes en accord avec vos pensées ! Le splendide mouvement expropriateur du Mexique prend aujourd'hui des proportions énormes. Chancelant sous le coup, le gouvernement a fait appel aux baïonnettes américaines. L'infâme ploutocratie yankee s'apprête à noyer dans un fleuve de sang la plus grande révolution communale connue à ce jour.

Il dépend de vous tous, révolutionnaires latins et américains, que cette monstruosité historique ne soit pas. Bien mieux : le drapeau rouge où sont inscrits les grands mots : Terre et Liberté, et sous lequel marchent libertaires et zapatistes, il dépend de vous que ce drapeau triomphé !

Liébas, sur l'héroïque terre des Tolteques et des Aztecques, le peuple lutte bravement, les armes à la main, pour reprendre et travailler en commun les territoires qui lui furent volés ; ailleurs, aux Etats-Unis, en Italie, en Espagne, en France, partout où le gouvernement de Washington a des représentants, les exploités peuvent agir pour leurs frères mexicains. C'est le moment ou jamais !

Les nouvelles qu'on trouvera ci-dessous seront, espérons-le, un avertissement suffisant pour tous les révolutionnaires sincères, pour tous les hommes de cœur.

En second lieu, il faut aider péuniairement *Regeneracion*, l'organe des libertaires mexicains, qui répand avec tant de succès parmi le peuple en révolte les idées de reprise en commun, afin que, plus puissante, plus répandue encore, la parole de nos camarades soit assez forte au cœur du peuple pour résister aux Gomez, Orozco et Zapata, quand ceux-ci voudront constituer un nouveau gouvernement.

**

Les événements se précipitent. *Regeneracion* continue à nous apporter chaque semaine une longue série de faits révolutionnaires du plus haut intérêt, mais le télégraphe va plus vite. Pour donner à cette chronique une physionomie aussi exacte que possible, il convient de reproduire les dépêches publiées ces jours-ci par la presse bourgeoisie européenne. Les voici telles qu'elles ont paru dans un journal du matin, avec leurs titres et sous-titres scrupuleusement respectés :

LES TROUBLES AU MEXIQUE

Les Etats-Unis concentrent 100.000 hommes

San-Antonio, 8 février. — On prend des dispositions pour loger une centaine de mille soldats sur divers points du Texas. L'ordre officiel de concentration n'a toutefois pas encore été lancé.

Deux défaites des rebelles

Mexico, 20 février. — On signale deux défaites des « Zapatistes », l'une près de Cuernavaca, et l'autre près de Torreón. Les pertes subies, de part et d'autre, dans le premier de ces combats, sont inconnues. Dans le second, les rebelles se sont enfuis, laissant cinquante morts.

Sanglant combat dans une prison

Mexico, 20 février. — Suivant une dépêche de Pilla, tous les prisonniers enfermés dans la prison de cette ville ont tenté de s'évader. Une vingtaine seulement y sont parvenus.

Vingt-sept gardiens ou prisonniers ont été tués au cours de la lutte.

Les fédéraux, après un combat de six heures, ont chassé de ses retranchements un fort détachement de zapatistes et se sont emparés de Santa-Maria, près de Cuernavaca.

L'ANARCHIE REGNERAIT AU MEXIQUE

On est inquiet aux Etats-Unis

Washington, 21 février. — Suivant des avis officiels, l'anarchie règne dans tout le Mexique. Les rebelles sont maîtres de plusieurs villes.

Les protestations des Américains contre les vols vont en se multipliant et les fonctionnaires américains commencent à éprouver de l'inquiétude.

LA REVOLUTION AU MEXIQUE

New-York, 23 février. — On mande de Mexico :

Les partisans du général Zapata se concentrent autour de la capitale.

Le ministre des Etats-Unis a éloigné sa famille.

D'après une dépêche de Washington, le ministre américain annonce que le général Orozco s'est joint aux rebelles. Il a même accepté la présidence provisoire du Mexique.

LA REVOLUTION GAGNE DU TERRAIN AU MEXIQUE

Prochaine retraite du général Madero

Cologne, 24 février. — On mande de Cologno à la Gazette de Cologne :

Le général Orozco a pris la direction du mouvement révolutionnaire et s'est déclaré président provisoire du Mexique. On s'attend à la retraite du président Madero.

Mesures énergiques des Etats-Unis

Washington, 24 février. — Au regard de graves nouvelles de la révolution du Mexique et des sentiments hostiles aux Américains qui règnent dans le nord du Mexique, le département de la guerre a envoyé à El-Paso un nouveau régiment d'infanterie et un détachement d'artillerie de campagne pour y renforcer les troupes de la frontière.

Il a enjoint au commandant des troupes de ne pas hésiter à pénétrer au Mexique pour protéger les Américains et leurs biens si ceux-ci, après que les fractions mexicaines combattant sur la frontière auront reçu sommation de les respecter, courraient les mêmes dangers que pendant la révolution de Madero ou des Américains furent tués, en territoire américain, à El-Paso et à Douglas.

LA REVOLUTION AU MEXIQUE

Bataille aux environs de Juarez

Washington, 26 février. — Le gouvernement américain apprend que sept cents insurgés ont débarqué d'un train du Mexican Central, à dix miles de Juarez.

Les hostilités ont commencé entre les insurgés et les postes avancés des troupes fédérales.

Une bataille faisait rage à midi.

Aux lecteurs qui ont suivi dans le *Libétaire* la marche de cette passionnante révolution, nous avons à peine besoin de faire remarquer : 1^o que la plupart de ces nouvelles confirment nos induction précédentes ; 2^o que les semipériennes « défaites des rebelles » relayées par la presse bourgeoisie ne sont guère que des mensonges intéressés.

Chaque jour, les feuilles mexicaines annoncent que vingt foyers révolutionnaires sont détruits, vingt régions pacifiques ; chaque jour les zapatistes sont écrasés, anéantis... Or, ces foyers ne font que s'accroître en nombre et en force, et pour les zapatistes, dont plus un seul ne devrait être debout, on se voit contraint d'avouer qu'ils se concentrent autour de la capitale, ce qui signifie clairement qu'ils ont triomphé sur toute la ligne dans les Etats limitrophes où ils rayonnaient depuis six mois.

D'autre part, il ne faut pas oublier en quoi consiste la tactique des guerrillas. Trouvant devant elles des forces ennemis presque toujours très supérieures, elles ne peuvent songer à livrer des batailles rangées ; surprendre l'ennemi, lui faire rapidement le plus de mal possible, puis se disperser dans la montagne pour recommencer le lendemain ; tel fut constamment le système employé par les guerrillas. De là tant de soi-disant défaites... après lesquelles les révoltés reviennent plus nombreux.

Il faut, sans perdre une heure, s'organiser pour venir effectivement en aide aux communistes mexicains !

DETENUS EN REVOLTE

La révolte des prisonniers mentionnée plus haut est loin d'être un fait unique. Plusieurs ont eu lieu avec succès en décembre et janvier. Un grand soulèvement de ce genre, que le manque de place nous a contraints de passer sous silence, s'est produit à San Luis Potosi, au commencement de janvier. 656 prisonniers, la plupart politiques, réussirent à déranger la garde et à s'emparer de 450 fusils, ainsi que d'un certain nombre de bombes qui se trouvaient dans la prison. Après quoi, ils soutinrent un combat dans la rue contre les forces rurales, qui furent mises en déroute ; puis ils sortirent de la ville. Depuis, divisés en guerillas, ils parcourent la région, attaquant bûcherons, ranchos et haciendas, se battant contre les forces rurales et fédérales.

Déjà, le 3 février, *Regeneracion* était informé que les compagnons de Zapata (lequel devait être rétabli depuis quelque temps) se rapprochaient de Mexico. Tout en livrant une moyenne de 40 combats par semaine dans le Morelos, ces révolutionnaires n'ont pas cessé de gagner du terrain et il semble bien que leur promesse d'envrir Mexico et de pendre Madero est sur le point de s'accomplir !

Il faut, sans perdre une heure, s'organiser pour venir effectivement en aide aux communistes mexicains !

c'est Jésus Salgado. La presse mexicaine a dit à son sujet que « sa propagande la plus dangereuse consistait à déclarer que la terre et tous ses produits doivent appartenir aux paysans qui la travaillent ». Dernièrement, Salgado fit amoncer au président Madero qu'il désirait se rendre, et qu'il était résolu, ainsi que ses compagnons, à combattre pour le gouvernement, contre le « brigandage ». Tombant dans le piège, Madero lui fit remettre 40.000 pesos (environ 100.000 francs), de bonnes armes et des munitions pour sa troupe, composée de 200 hommes.

Une fois ainsi équipés de neuf, les révolutionnaires reprirent de plus belle leur campagne. A la fin de janvier, Salgado était signalé à Gauthier (Etat de Guerrero), tandis que ses seconds opéraient à Sultepec (Etat de Mexico). Au commencement de février, la presse mexicaine informait qu'un combat avait eu lieu à San Miguelito entre les forces rurales et les forces dirigées par Salgado, et qu'au cours de ce combat, le colonel des ruraux avait été tué.

LA MENACE AMERICAINE

C'est une lourde épée de Damoclès suspendue sur la révolution. La nouvelle d'après laquelle des préparatifs seraient commencés pour loger 100.000 hommes sur la frontière mexicaine se confirme. Une information datée de Washington, 5 février, et émanant de l'Associated Press Despatch, quelque chose comme l'*Agence Havas* américaine, parle de ces préparatifs ; puis l'information ajoutée :

« Le plan de l'état-major pour l'envahissement du Mexique est prêt depuis longtemps et il a été tenu constamment à jour. D'une manière générale, il prévoyait l'emploi de 100.000 hommes, dont 40.000 des troupes régulières et 60.000 miliciens. »

A l'heure où paraissait le dernier numéro de *Regeneracion*, le gouvernement américain préparait un premier envoi de 36.000 hommes sur la frontière et d'une flotte dans le golfe du Mexique.

Si, comme le fait remarquer R. Magon, la conquête du Mexique paraissait très difficile l'année dernière, à cette heure, elle le serait bien davantage.

Aguerries par six mois de combats, enthousiasmées par l'espoir d'une prochaine reprise de ses terres, des populations entières sont debout ; demain, ce serait tout le peuple mexicain en armes contre l'envahisseur.

Cependant, la force des armements modernes est si puissante qu'une défaite finale est à prévoir, après combien de ruines, combien de milliers d'existences sacrifiées !

Camarades, pour l'avenir de la reprise générale, au profit de tous, de ce qui appartient à tous, il ne faut pas que le grand mouvement expropriateur du peuple mexicain finisse sous la mitraille américaine ! Encore une fois, vous pouvez empêcher cela.

Il faut, sans perdre une heure, s'organiser pour venir effectivement en aide aux communistes mexicains !

UNE OPINION AUTORISEE

Enfin, voici l'opinion d'un camarade argentin (publiée par *Regeneracion*) qui vient de séjourner à Mexico.

Aux camarades de l'Argentine, de l'Uruguay et de tous les pays :

Camarades, je crois de mon devoir de vous faire connaître mon opinion sur le mouvement mexicain actuel. Parti de Lujan (Argentine) pour me rendre à Los Angeles, en doutant, comme beaucoup d'autres, que ce que nous lisons dans *Regeneracion* fut une réalité, je résolus de me rendre à Mexico. J'y séjournai une vingtaine de jours sans voir un camarade, mais la seule lecture de la presse bourgeoisie m'a convaincu de l'immense importance du mouvement mexicain. Dans les derniers jours de mon passage, les journaux bourgeois se lamentaient de ce qu'en certains Etats toute la population était zapatiste ; *El Tiempo*, de Mexico, calcule que Zapata, à qui l'on a donné le nom d'*Attila du Sud*, a trois millions d'admirés.

Je ne tiens pas à vous parler longuement, camarades ; je ne désire que vous apporter mon témoignage sincère et sans réserve selon lequel ce mouvement mérite tous les efforts et tous les sacrifices de votre part ; j'ajoute seulement que tout ce que vous pouvez lire dans *Regeneracion* n'est qu'un pâle reflet de la réalité. J'espère que vous l'aiderez selon la promesse faite en votre nom par votre vieux camarade.

Juan CREAGHE.

Nota. — Ce nom de Juan Creaghe ne dira rien aux camarades de langue française.

Une note de l'*Era Nueva* (de Paterson, Etats-Unis), nous apprend qu'il s'agit d'un des plus vieux et des plus actifs camarades de l'Argentine. D'origine écossaise, J. Creaghe émigra en Argentine voici de longues années pour y exercer sa profession de médecin. Il y devint bientôt l'un des meilleurs propagandistes que le pays eût connu et il l'est toujours resté.

En ces dernières années, sa situation de médecin haut placé dans la capitale, et aussi l'âge vénérable qu'il atteignait (il est maintenant septuagénaire) lui permirent d'éviter la plupart du temps les persécutions policières. Il est un peu considéré comme le Tolstoï de l'Argentine. Grâce à lui, la *Protesta*, l'organe monarchiste de Buenos Aires, qui fut assiégé de longues années, put tenir pendant de longues années. Creaghe a fait pour cette feuille de gros sacrifices, lui versant une grande partie de ses honoraires, qui étaient très élevés. Il lui arriva, par exemple, de verser jusqu'à 50.000 francs d'un coup. Depuis, la formidable réaction bourgeoisie, la *Protesta*, ne paraît plus qu'hebdomadairement, sans nom et sans adresse, mais Juan Creaghe est toujours sur la brèche, ainsi qu'en témoigne son dernier manifeste que nous avons reproduit en partie.

PRISE DE JUAREZ

Pour la Campagne abstentionniste

Depuis longtemps les politiciens socialistes poursuivent les anarchistes d'une haine implacable, mais jamais cette haine ne s'était affirmée aussi brutalement cynique qu'au Congrès de Lyon. Les rancœurs des appétits non satisfait ont poussé ces défenseurs du peuple à déclarer publiquement que l'ennemi à combattre n'était pas comme le croient de nos électeurs : le capitaliste, la bourgeoisie, mais bien au contraire l'anarchisme. « De l'organisation contre les anarchistes », clame Compère-Morel (l'incomparable élève des révolutionnaires calotins et de pseudo-socialistes), professeur de socialisme rural ; et tous les délégués, à quelques rares exceptions, applaudissent à tout rompre, comme du reste ils applaudissent les Quinze Mille, qui éprouvent le besoin de désolidariser des « gréviculteurs », partisans du sabotage.

Vraiment avaient-ils besoin d'affirmer qu'ils n'avaient rien de commun avec les saboteurs ? La méprise n'était pas possible ; le sabotage est trop dangereux pour ces messieurs et n'offre que la perspective de la prison à ceux qui s'y livrent. Il ne serait jamais venu à l'esprit d'un ouvrier averti de confondre les pîtres du socialisme électoral avec des militants qui, comme Gourmelon, paient la mise en pratique de leurs idées par la perte de leur liberté.

Les parlementaires socialistes se livrent au sabotage, mais c'est au sabotage des soi-disant lois ouvrières. Demandé au docteur Meslier, l'élu socialiste de Saint-Ouen, médecine expert, défenseur des compagnies d'assurances et aux pauvres bougres victimes d'accidents du travail, qui ont la malchance d'avoir affaire à lui ?

Tandis que l'action directe conduit en prison : Brouthoux, Dumoulin, Roullier et tant d'autres en font la triste expérience. La méthode employée par les saltimbanques de la politique sociale même aux plus hautes dignités ; exemples : Viviani, Millerand, Augagneur, etc. Ce sont des transfuges, dit-on ; mais combien de nos députés socialistes sont prêts, demain, en échange d'un portefeuille, à devenir des transfuges ? Ils sont mûrs « pour les réalisations immédiates ». On comprend sans peine leur préférence pour l'action parlementaire et aussi leur déclaration de guerre aux anarchistes.

En effet, depuis qu'ils ont substitué la lutte des places à la lutte de classe, leurs ennemis ne sont plus les bourgeois qui, en maintes circonstances, leur facilitent l'entrée du Parlement où savent leur octroyer des compensations en échange de leur complaisance.

Mais ce sont les anarchistes, ces éternels empêcheurs de danser en rond, qui, par leur propagande criminelle, ont jeté le discrédit sur le parlementarisme. C'est de leur faute si le syndicalisme actuel, dépassant les bornes corporatives, entre lesquelles voudraient le voir croupier nos politiciens unifiés, s'oriente vers des fins révolutionnaires : la grève, le boycotage, le sabotage sont des moyens de lutte préconisés depuis longtemps par les anarchistes ; ce sont eux qui ont impulsé le mouvement ouvrier vers l'action directe, insufflant aux ouvriers la confiance en leurs propres efforts et démontrant l'inanité du parlementarisme impuissant à améliorer leur situation.

Les politiciens de la Social-Lucullus ne nous pardonnent pas l'admirable campagne antiparlementaire menée lors des élections législatives. Patience, l'époque approche où nous allons être à même de recommencer la même bataille, la déclaration de guerre des socialistes, nous délivre de toute considération. Nous allons leur mettre le nez dans leur ordure et si quelques-uns d'entre eux restent sur le carreau, qu'ils ne viennent pas crier que nous faisons le jeu de la réaction, car nous les rappellerons au sentiment de la pudeur. Ceux qui ont voté en faveur des bistrots, ont travaillé pour la réaction, en permettant à l'alcoolisme d'étendre ses ravages sur la classe ouvrière : ils se sont déclarés les pires ennemis des travailleurs.

Ah ! le Compère d'Uzès demande de l'organisation contre les anarchistes. Eh bien ! tant mieux ; ses paroles vont tomber comme un coup de cravache sur les anarchistes qui répugnent encore au groupement ; nul doute qu'ils comprennent enfin le besoin urgent de s'organiser pour mener la lutte contre les politiciens socialistes. Surtout qu'il n'y ait pas de confusion à ce sujet. Ce n'est pas contre les ouvriers socialistes que nous luttons ; à ceux-là nous leur criions que nous les considerons comme nos frères et que notre plus vif désir est de leur faire comprendre qu'ils sont fausse route et que si réellement ils veulent l'avènement d'une société meilleure, il faut qu'ils se guérissent des individus et qu'ils apprennent à n'avoir confiance qu'en eux-mêmes : donc à œuvrer avec nous contre le parlementarisme.

Pour donner l'intensité voulue à la prochaine campagne électorale, il faut que tous les anarchistes communistes apportent leur effort et leur obbole à la Fédération révolutionnaire communiste, qui, actuellement, est le seul groupe capable de donner l'amplie nécessaire à la campagne antiparlementaire.

E. Jacquemin.

Le Théâtre du Peuple

II

Patronages congréganistes,

Patronages laïques

Le théâtre étant un puissant moyen d'éducation, soit qu'il fasse la critique des mœurs d'une époque, d'une société ou d'une partie de la société, soit qu'il ridiculise certains travers ou combatte des préjugés, il était donc naturel que les gouvernements, les maires du jour, clercs hier, financiers aujourd'hui, s'en emparent, le canalisent, le fassent dévier à leurs profits. Sus aux novateurs, aux indépendants, aux hommes libres qui veulent sortir des sentiers battus, faire de l'art pour l'Art et éduquer la masse. De toute époque il en a été de même ; vers 388 avant Jésus-Christ, une loi édictée par les Trente interdit formellement les attaques contre les personnes, cette loi visait le théâtre d'Aristophane ; n'avait-il pas eu l'audace d'écrire en 421 *La Paix*, où il combattait le parti de la guerre ; en 424 *Les Chevaliers* ; en 421 *Les Guêpes*, imitées plus tard par Racine dans les *Plaideurs*, où il n'épargnait point le ridicule des tribunaux athéniens et des juges ; en lisant le compte rendu du procès dont tout dernièrement une théâtreuse, Mlle Mistinguett, et son chien, furent les héros, on se serait cru retourné 2,333 ans en arrière ; n'ayant pas assisté aux débats, j'ignore si le chien fut appelé à la barre et si l' brave agent monta au tribunal la piéce à conviction que le toutou s'était permis de déposer sur le trottoir.

Plus tard, Molière fut poursuivi par la haine farouche et implacable des dévots, qu'il avait si bien dépeints dans *Tartufe*. Beaumarchais, qui fut un des précurseurs de la Révolution de 1789, n'eut guère plus de chance ; son immortel *Marriage de Figaro*, toujours d'actualité, ne fut-il pas interdit quatre fois par la censure. S'attaquer aux grandes est toujours dangereux, flatter leur orgueil, leurs travers, leurs défauts est toujours profitable.

Or, il y a environ une vingtaine d'années, nos dirigeants virent avec inquiétude une partie des travailleurs délaisser les théâtres où l'on jouait de l'inepte mélodrame, l'idiot vaudeville et le pornographique café-concert. Antoine père créait, en 1887, le Théâtre-Libre, qui devait révolutionner le théâtre en France. Les snobs, les talentueux (?) critiques hurlèrent contre les procédés employés par le nouveau directeur, les pièces représentées bouleversèrent par leur hardiesse les idées en cours. Quoi ! on pouvait impunément, avec succès même, jouer des pièces sociales, des pièces à thèse, faire connaître au peuple les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, *Les Revenants*, *L'Enemi du Peuple*, *Le Canard Sauvage*, du Norvégien Ibsen ; *La Puissance des Ténèbres*, de Tolstoï, etc., etc. Quelle horreur ! Saper sur la scène des conventions établies, des préjugés, la morale bourgeois ! Quel sacrifice ! Et quand le 2 février 1892, *Blanchette* (première version, M. Brieux n'étant pas candidat à l'Académie) fut donnée, ce fut une clamante épouvantable. On avait osé présenter la vie sous son vrai jour, dénoncer l'hypocrisie sociale. Il fallait enrayer le mouvement ; déjà les clercs, dans leurs patronages, s'ingéniaient à attirer les jeunes gens, à déformer leur cerveau en leur faisant jouer des pièces pleines d'une religiosité moyenâgeuse, et à voir certaines vies de Jeanne d'Arc ou quelques mystères de la Passion ; on se fut cru, en 1420 où, sur les places publiques, on jouait le *Mystère de la Passion*, d'Arnoul Gréban, pour la plus grande édification des truands et des ribaudes. Mais sur les pieux tréteaux bénis on n'y joua que des religieux, le profane y fut mis à contribution. Les scènes bénies montèrent du Labiche, et quel Labiche ! Je me souviens avoir assisté, par curiosité et pour me rendre compte de *visu* de l'audace de nos pieux tartufes, à une représentation donnée par de jeunes cabotins clercs de deux des plus fines comédies de Labiche, où celui-ci riait agréablement la bourgeoisie : *Le Voyage de Monsieur Perrichon et La Poudre aux yeux*. Quel massacre, bon Dieu ! Ce n'était plus du Labiche, mais un affreux galimatias et, comme dans le *Petit Due*, on pouvait chanter : « Pas de femmes » ; celles-ci, en effet, avaient été remplacées par des

hommes. Les bons pères avaient procédé et procèdent encore, selon la manière chère aux homosexuels : les acteurs faisaient l'amour entre eux.

Les patronages laïques suivirent le noble (et combien) exemple donné par leurs concurrents, seulement la note religieuse fut remplacée par le ton patriotique. Ce fut sublimé !

La Providence-Etat ne pouvait se désintéresser de semblables entreprises, elle les encouragea, les subventionna, distribua adroitement aux fondateurs, directeurs, organisateurs d'œuvres post-scolaires du ruban violet. Le respect de l'Autorité, de la Propriété, du Militarisme, le culte de la Patrie furent enseignés aux adolescents. Ces œuvres se développèrent vite, grâce aux subventions de l'Etat et des municipalités, et aujourd'hui il n'est pas de petite commune en France qui n'a son tréteau pour cabotins en herbe, tréteau qui, toujours, fait double emploi, car il sert aussi de tréteau électoral. Et en avant la musique : cabotinisme, élection, abrutissement, patriotisme. Peuple, on instruit tes enfants.

Il y a actuellement une vingtaine de groupes adhérents. C'est déjà une force, mais ce n'est pas suffisant. Que tous les groupes adhérent et fassent un effort pécuniaire pour la Fédération, et la campagne que nous pourrons mener ne le cédera en rien à celle des élections législatives. Les matamores du socialisme s'en apercevront à leurs dépens.

E. Jacquemin.

Éducation et Syndicalisme

— Qu'est-ce donc que l'éducation, me demandait dernièrement un camarade ? Tu nous dis toujours : il faut faire de l'éducation dans les syndicats, tu devrais bien nous dire en quoi cela consiste.

— L'éducation, dit le dictionnaire, consiste à développer les facultés physiques, intellectuelles et morales. Nos facultés physiques, nous les développons — et généralement au-delà, jusqu'au surmenage — pour le plus grand bénéfice de nos patrons.

Restent nos facultés morales et intellectuelles. Oh ! celles-là, on n'a guère le temps de les développer à l'atelier ou à l'usine. C'est même plutôt le contraire qui se produit.

L'introduction du machinisme dans l'industrie, qui réduit l'artisan de jadis au rôle abrutissant d'automate, fait de l'ouvrier un routinier ; son cerveau, dont l'usage n'est pas très utile pour l'exécution de son travail, sommeille, et il finit par ne plus avoir qu'une pensée : conserver sa place.

Ah ! conserver sa place ! Voilà qui fait faire bien des bassesses à l'ouvrier...

Tandis que l'un paiera à boire au contremaître pour être bien vu, l'autre débinera le voisin qui en abat moins qu'il est d'usage de le faire. Un autre, qui verra auprès de lui un ouvrier qui, connaissant moins son affaire, peinera beaucoup pour faire sa tâche, le laissera dans l'embarras au lieu de l'aider et de lui montrer comment il faut s'y prendre pour faire plus facilement sa besogne.

Nous voyons cela tous les jours dans les ateliers. La peur du chômage rend l'ouvrier égoïste. L'éducation que nous devons faire au syndicat consiste à le rendre sociable.

Faire que l'homme ne se courbe plus devant le contremaître ou le patron, lui inculquer le mépris de l'autorité sous toutes ses formes, le rendre tolérant vis-à-vis de ses camarades, développer en lui le sentiment de dignité, voilà la première besogne à faire.

Naturellement, il y a des obstacles contre lesquels il faut lutter si l'on veut que notre propagande pénètre dans les cercueaux.

L'alcool est le premier de ces obstacles.

Celui qui constamment laisse la moitié de sa paie chez le bistrot, n'est susceptible d'aucun raisonnement ; il ne peut être un homme sociable. Il traîne comme une brute, et s'il faut faire grève, soit pour une amélioration, soit par solidarité, il est l'écueil sur lequel se brisent les plus beaux élan.

Incapable de lutter pour un idéal, il est de ces brutes qui ne se sentent un tempérament de militant que quand ils ont vidé force bouteilles. C'est à ce moment qu'ils sont prêts à faire de l'action et, s'ils sont victimes des actes qu'ils mettent alors sur le compte du syndicalisme, et que les camarades se lèvent pour les soutenir, ils sont les premiers à se soumettre dès qu'ils sont plus sous l'influence de l'alcool.

Oui, si nous voulons pouvoir mener une action sérieuse, commençons l'éducation des syndiqués en luttant sans repos ni trêve contre l'alcool abrutisseur. Montrons-en tous les dangers, l'indignité de celui qui s'y livre et surtout, que notre propagande pénètre dans les cercueaux.

Après l'alcool est le deuxième obstacle. Celui qui constamment laisse la moitié de sa paie chez le bistrot, n'est susceptible d'aucun raisonnement ; il ne peut être un homme sociable. Il traîne comme une brute, et s'il faut faire grève, soit pour une amélioration, soit par solidarité, il est l'écueil sur lequel se brisent les plus beaux élan.

Alors que nous arriverons à faire comprendre au syndicat que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, que pour améliorer notre situation d'abord et transformer la société ensuite, il est nécessaire de lutter ; sa femme, à la maison, détruit par son opposition tout l'effet de notre propagande.

Quant à ce qui est de l'Aéro-Park, je sais tout ce qu'a fait la F. C. R. et Jacquemin n'ignore pas que le Comité de Défense Sociale a fait appel à son concours lors du meeting du manège Saint-Paul, et que nous lui demanderons encore de nous aider avant peu.

Je sais tout ce qu'a fait la F. C. R. et Jacquemin n'ignore pas que le Comité de Défense Sociale a fait appel à son concours lors du meeting du manège Saint-Paul, et que nous lui demanderons encore de nous aider avant peu.

Mais je sais parfaitement ce qu'on pense de nous du côté socialiste, et nous sommes bien loin encore du « désarmement des haines » cher à certain pontife, ce qui au fond est très heureux pour nous.

Entre nous et ces gens-là, il y a un fossé. Entre nous et ces gens-là, il y a un fossé.

Après ces quelques mots, je considère, pour ma part, l'incident clos.

Bien fraternellement.

Henri Beylie.

P.S. — Dans la désignation des membres du Comité de Défense Sociale dédié à la Commission des funérailles, j'ai oublié, involontairement, notre camarade Thüller. Comme nous, il n'aurait pas voulu qu'une seule parole fut prononcée contre nos camarades anarchistes.

H. B.

FEDERATION REVOLUTIONNAIRE COMMUNISTE

A l'usage des camarades qui veulent réfléchir leurs contemporains, nous avons fait tirer, sur papillons gommés, les pensées les plus suggestives d'écrivains ou d'hommes politiques.

48 textes différents : le cent 0 fr. 25, envoi compris.

S'adresser à Eugène Martin, 11, rue de Romainville, Paris (19).

UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.

pour qu'elle y vienne avec son compagnon. Les sujets capables de l'intérêt ne manquent pas.

Elles sont les premières victimes de l'alcoolisme de l'homme, et la plupart seraient de précieuses auxiliaires dans notre propagande contre ce fléau.

Si l'on admet que l'on ne doive pas mettre au monde que les enfants que l'on peut élever convenablement, nombre de femmes viendront aux réunions syndicales lorsqu'elles sauront y entendre causer de ce sujet.

Si l'on ne veut pas voir la femme lutter contre son mari pendant la grève, invitons-la à assister aux réunions où sont préparées les revendications, de façon à ce qu'elle en comprenne l'utilité.

Il faut bien se pénétrer de ceci, c'est qu'il est presque impossible d'éduquer l'homme si l'on n'éduque pas en même temps sa compagne.

Et puis, le syndicalisme vise plus haut que les revendications de détail des corporations.

Il est l'outil qui transformera la société.

Mais la société qu'il entraînera sera à l'image de ceux qui lui auront donné le jour.

La révolution faite par des brutes agissant sous l'influence de l'alcool, par des impulsifs, ne sachant que mettre à la place de ce qu'ils démolissent, par des syndiqués n'ayant pas étudié l'organisation du travail libre et sa répartition, serait sans lendemain et ne pourrait profiter qu'à un parti politique.

Une société nouvelle où les individus auraient tous les défauts de ceux que nous cotoyons tous les jours, où l'on serait obligé de vivre en compagnie de vaniteux, d'intolérants ou d'autoritaires tels que nous en voyons de nos jours, n'est pas désirable.

Pour produire et consommer en liberté, il faut que les individus s'habituent à l'avance à respecter la liberté de leurs voisins, à discuter avec eux sans acrimonie, à se considérer comme des égaux, toutes choses qui, on en conviendra, existent bien peu actuellement.

Adoptons donc comme définition de l'éducation la formule suivante : « Développer les facultés intellectuelles et morales des syndiqués en vue d'en faire des hommes capables de vivre dans une société communiste », et en prenant cela pour base, nous aurons de quoi nous occuper...

H. Bricheteau.

EN PROVINCE

LILLE

Ignobles procédés

Dans un article précédent, j'ai promis d'expliquer de quelle façon on fit pratiquer la saisie-arrest sur le maître-salaire de notre camarade, le gérant du *Réveil du Textile*.

Pour mettre exactement les choses au point, il est nécessaire que je résume assez brièvement les motifs de ce vol :

Pour intensifier la propagande révolutionnaire dans notre triste corporation, un groupe de camarades prit l'initiative de faire paraître un petit organe mensuel, de façon à pouvoir répondre aux attaques continues dont les militants révolutionnaires étaient l'objet de la part des politiciens professionnels qui vivent aux crochets de nos organisations. Naturellement, cela ne plut guère aux manitous. Regard et consorts ; aussi, rien de plus pressé que de les exclure, profitant pour cela de dissensions, survenues entre les commissions de contrôle et d'administration.

N'ayant pu se défendre devant l'as

